

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 21

Artikel: La littérature romande
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les fripières, les marchands de bric à brac en ont fait leur principal domaine et leurs nombreux étalages en plein vent forcent l'esprit le moins rêveur à songer à ces brusques changements de fortune qui frappent un individu ou soudroient une famille ; à ces catastrophes financières, dont on retrouve les traces dans ce pèle-mêle d'objets d'art, de meubles, d'ustensiles de cuisine et de vêtements fanés.

Quels contrastes et quelles leçons !

Les débris d'une opulence passée semblent interroger la misère qui les avoisine sous mille formes et lui raconter à leur tour par quel enchaînement de circonstances ils sont descendus si bas.

Les péripéties les plus dramatiques de la vie ont leur histoire écrite là pour qui sait lire.

Dans cet élégant berceau, un enfant adoré souriait à sa mère ; le croup blanc a saisi le blond chérubin pendant son sommeil et l'a couché dans un cercueil ; on a dû soustraire le berceau aux regards de la pauvre femme qui venait tous les jours lui redemander son fils.

A côté, c'est le vieux fauteuil de la grand'maman infirme et résignée qui soupirait après le ciel. Au-dessus de cette relique, mieux comprise et plus vénérée par quelques passants que par les héritiers de la respectable dame, est suspendue, comme contraste saisissant, la robe de bal et l'écharpe fripée d'une belle jeune fille que l'oubli de ses devoirs a jetée dans la lie de la société. Une défroque militaire effleure la robe de gaze. Le canon d'un fusil de chasse se croise avec une guitare veuve de deux cordes. Ici, c'est une cassette d'ébène incrustée de nacre qui a longtemps renfermé des joyaux d'une grande valeur.

Où sont-ils ?

La boîte à jeu que voici le sait peut-être.

Sur cette table ronde, qui réunissait jadis autour d'elle des personnes qui s'aimaient et que les inégalités du sort ont dispersées, voici un service à thé incomplet, ébréché, qui parle éloquemment du peu de durée des meilleures choses ; là-bas, c'est une pendule qui ne marque plus l'heure depuis que son maître est parti pour ces contrées lointaines où la nuit est profonde quand chez nous le soleil est au zénith.

Sur le pavé, toutes ces malles qui ont vu beaucoup de pays, si nous en jugeons par leur piteux état, pourraient en raconter long si la parole leur avait été donnée.

Peut-être diraient-elles avec Boileau :

De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Mais c'est assez philosopher sur l'étalage des fripières et des marchands de bric à brac, passons aux noms symboliques des ruelles qui débouchent de la place de la Madelaine ou circulent autour de l'église.

Nous avons d'abord la rue d'Enfer, très bien nommée, selon nous, tant elle est étroite, laide, repoussante même. Les marchands de vieille ferraille y ont établi leur souveraineté usurpatrice ; deux crinolines moyennes ne peuvent y passer de front ; quant à celles qui cheminent solitaires, elles sont obligées de patauger dans le ruisseau, sous peine d'essuyer les poêlons, les crémaillères, les vieux réchauds qui s'avancent immoblement jusqu'au milieu de la rue.

Comme ciconstance atténuante, rappelons que le milieu est si près du bord.

La rue du Purgatoire, qui longe l'église de la Madelaine, est aussi laide que la précédente ; seulement, elle est moins peuplée, puisque les murs du temple en ferment le côté méridional. Ce pieux voisinage, qui la prive complètement de soleil, en fait une sorte de tombeau, et nous comprenons qu'elle puisse servir de purgatoire à ceux qui sont forcés d'y vivre, mais la rue du Paradis, qui la suit immédiatement, ne justifie en rien le beau nom qu'elle porte ; c'est un étroit passage un peu plus ensolleillé que, pourtant, les quatre-vingt dix-neuf centièmes de la population ne connaissent pas du tout.

Ceci soit dit sans malice.

Des quelques maisons qui composent cette ruelle montante (à l'extrémité de laquelle s'ouvre la porte la moins fréquentée de l'église), on entend très bien les orgues et le chant des psaumes en été, quand les fenêtres sont ouvertes, peut-être qu'avec un peu de bonne volonté on saisirait les paroles d'un pasteur doué d'une forte voix.

Serait-ce pour cela ?...

Non ! le chemin du paradis est, dit-on, étroit, pénible et solitaire ; jusque là, nous pouvons admettre les rapports, malheureusement ils cessent dès qu'on atteint au but. La Petite-Madelaine ne ressemble en rien aux splendeurs dont toute la poésie du Dante et la magie de Chateaubriand n'ont pu donner qu'une imparsaite esquisse. Le mieux est à peine sensible ; nous sommes toujours dans les quartiers les plus pauvres de la vieille Genève, au milieu d'une population qui vit au jour le jour, sans compter que, par les temps de chômage, malgré l'assistance publique et la charité privée, elle manque quelquefois du nécessaire.

Encore quelque vingt ans et ces vieilles rues, ces mesures qui attristent les regards n'existeront plus ; déjà on s'occupe d'assainir d'autres quartiers en y ouvrant de larges artères ; le tour de ceux-ci viendra quand on aura résolu le problème des logements à bon marché pour tant de familles que cette amélioration urgente déplacera nécessairement.

Cette grave question fait son chemin ; les alentours de la ville tendent à se peupler de plus en plus de ménages d'ouvriers. Là, du moins, on a de l'air et du soleil.

Dans notre prochaine causerie, nous visiterons la banlieue, sans oublier Carouge et Chêne, qui ne seront bientôt que les faubourgs de notre industrieuse cité.

Y.

La littérature romande.

I.

UN PREMIER APERÇU.

Il est un petit pays, à l'ouest de la Suisse, entre les Alpes et le Jura, riche en beautés naturelles diversifiées à l'infini, dont les populations ont vécu sous les régimes les plus divers et ont pris part à des événements singulièrement dramatiques.

Ce pays, parsemé de lacs qui reflètent les pics ar-

gentés des Alpes et les noires joux du Jura, sillonné de fleuves fougueux, comme le Rhône, ou de rivières paisibles, telles que le Doubs, la Sarine et l'Orbe, a été illustré par la lyre des plus grands poètes, depuis que Rousseau eût révélé à ses contemporains les merveilleuses beautés de ce petit coin de terre.

Et cependant, cette nature n'est qu'une des faces de la poésie qui demeure encore latente dans notre patrie romande. Byron a immortalisé Bonivard ; nos écrivains nationaux ont dit les humbles vertus de Berthe, la royale filandière, et le dévouement de Davel ; le pinceau de Gleyre a reproduit d'une manière splendide la victoire de Divicon et des Helvètes sur les Romains ; Juste Olivier a chanté Julia Alpinula, et Albert Richard la bataille de Morat : mais que de choses encore à célébrer dans nos annales !

La vie intime de nos populations pastorales des Alpes, celle des industriels du Jura, les révoltes et les guerres qui, depuis la fin du dernier siècle, ont profondément remué ces populations, ne sont pas restées sans interprètes. Les récits si vrais et si attachants de Ch. Dubois, Scioberet, Urbain Olivier font voir tout le parti qu'un bon écrivain peut tirer de ces légendes contemporaines et regretter que ce riche filon ne soit pas davantage exploité.

Ce premier aperçu n'est que le préambule d'une suite de causeries sans art, mais non sans nombreuses digressions, sur l'histoire littéraire de la Suisse romande, dans lesquelles nous chercherons à grouper les résultats des travaux partiels et trop peu nombreux encore qui ont paru sur un sujet qui, certes, n'est pas sans intérêt.

De fréquentes comparaisons avec la littérature de nos Confédérés de langue allemande montreront combien ils nous ont devancé dans la vie littéraire. Alors que les moines de St-Gall, les *Minnesänger* de Zurich et de la Thurgovie, puis les poètes guerriers des premiers Confédérés étaient un si brillant éclat dans la Suisse orientale, nos contrées étaient muettes. Seules, les chroniques de Savoie venaient raconter, de longues années après, avec une naïveté pleine de grâce, quelques-unes de nos anciennes légendes ; ce n'est que plus tard, avec Bonivard et Calvin, que commença à naître la littérature romande.

Alex. M.

Une servitude volontaire.

Je vais parler d'une infortune devant laquelle pâlissent toutes celles que M. le pasteur de Montreux a voulu soulager. Oui, au sein de nos républiques, l'esclavage existe et sous une forme bien extraordinaire : *l'homme est esclave de la bête*.

M. Benoît possède un chien énorme.

— C'est un chien de garde, direz-vous.

— Non. M.-Benoît habite un quatrième étage, et n'a ni trésors, ni bijoux, ni femme à garder.

— Alors, me répondrez-vous, c'est que *le chien est ami de l'homme*.

— Nous allons voir.

M. Benoît n'a jamais eu de femme, ni d'enfants, aussi toute son affection s'est-elle concentrée sur Bruno. La

place de ce dernier est au pied du lit, quand son maître repose ; le plus souvent Bruno, peu content de la natte qui lui est assignée, grimpe sur le lit et allonge son vaste corps tout contre la maigre carcasse de M. Benoît. Celui-ci n'ose remuer de peur de déranger son fidèle Bruno, et passe la nuit à d'affreuses insomnies causées par la chaleur, le kangourisme, etc., etc.

Et quand on demande à M. Benoît :

— Amédée, pourquoi n'as-tu pas pris femme ?

— Les cris de mes petits enfants m'auraient empêché de dormir.

Enfin il se lève, tout rouge et tout ruisselant. Son premier geste est une caresse à Bruno ; sa première pensée est de songer aux besoins de Bruno ; le temps est beau, il faut que Bruno fasse une promenade. On le lave, on le peigne, on l'étrille et, comme Bruno est tant soit peu sauvage, on le conduit à l'aide d'une cordelette.

— Bonjour, M. Benoît ; quel beau temps !

— Oui, c'est vrai ; aussi je vais promener mon chien.

Et quelle promenade, grands dieux ! elle rappelle assez exactement celle qu'Achille fit faire au cadavre d'Hector, avec cette différence qu'Hector était attaché par les talons, tandis que la cordelette est enroulée au bras de M. Benoît.

Tantôt c'est là bête (Bruno) qui prend les devants, et M. Benoît qui, se cramponnant au sol, cambre ses reins pour résister à cette épouvantable traction ; tantôt c'est M. Benoît qui se trouve à l'avant-garde ; il sue comme un cheval de louage, et ne parvient qu'à grand'peine à surmonter la mauvaise volonté de Bruno.

Les deux inséparables arrivent enfin dans la campagne. Comme il faut que Bruno jouisse d'un peu de liberté, on le détache, et le voilà courant, allant, revenant, donnant toutes les marques d'une hilarité immodeste. M. Benoît sourit de ces ébats joyeux. Tout à coup la route fait un contour, et Bruno disparaît... M. Benoit s'inquiète, siffle, crie, appelle, et n'est heureux qu'au moment où son fidèle ami, qui vient de patauger dans une mare, applique ses deux pattes boueuses sur son gilet de piqué blanc. Mais M. Benoit ne voit que l'intention, il flatte sa bête, la caresse, et M. Bruno recommence le manège ci-dessus.

Enfin, l'on rentre en ville ; Bruno fait mille cérémonies gracieuses avant d'accepter la cordelette dont son maître veut l'enchaîner.

Celui-ci que la promenade, les cris, la poussière, les coups de sifflet ont grandement altéré, songe un instant à réconforter sa pauvre humanité, à l'aide d'un grand verre de bière. Il se rend à son cercle, et bravant l'écriveau suspendu à la porte et les remontrances du concierge, il demande en hâte la bienheureuse chope.

— Laissez votre chien dehors.

— Oh ! Bruno n'est pas un chien comme un autre ; il est très-propre, et, d'ailleurs, je vais l'attacher au pied de cette table.

Soudain, Bruno ressent une envie extrême de se gratter ; il se relève brusquement, renverse la table, la chope, les allumettes, etc. Le concierge gronde, les garçons accompagnent en différents tons ; M. Benoît